

Le Monde

« ÇA BRÛLE », de Claire Simon
L'impatiente passion d'une adolescente
Article paru dans l'édition du 16.08.06

LIVIA, 15 ANS, tombe de cheval sur une route, s'évanouit. Elle est réveillée par Jean Susini, un sapeur-pompier des Alpes-Maritimes, marié, père de famille, qui ne pense pas à mal, fait juste son job lorsqu'il procède à quelques tests sensoriels : « Vous sentez ma main ? » Elle sent la main, sur sa cuisse droite, son épaule gauche. Elle se relève, le coeur battant. Amoureuse. Irradiée. Quelques minutes plus tard, elle lâche un mot plus révélateur de ses états d'âme que de la température ambiante, bien qu'il fasse chaud : « Ici, c'est Tchernobyl ! »

Claire Simon aime les adolescents. Et les jusqu'au-boutistes. Dans Sinon oui, elle imaginait qu'une jeune femme se prétende enceinte pour ne pas contrarier son compagnon, pour voir comment ça fait d'être adulte. Le film commençait de la même manière. Un accident, un vertige, une métamorphose. Ici, dans Ça brûle, c'est à la passion que s'entraîne Livia. C'est d'impatience de pouvoir dominer le monde qu'elle piaffe. Fière amazone juchée sur un cheval à l'évidente connotation sexuelle, Livia galope dans les rues du village avec un air de défi. Elle provoque ses voisins en faisant boire sa monture dans leur piscine, les exaspère en faisant résonner les sabots sur les pavés, attise les garçons qui la poursuivent en faisant vrombir leur scooter.

APPRENTISSAGES DU RISQUE

Autant dire que le nouveau film de Claire Simon, sec, sans mignardises, fait un sort au bruit. Celui des sonneries de portable, des nuisances perpétrées par les jeunes à l'heure de la sieste, des sirènes qui avertissent les habitants de la région du danger. Livia est une sirène qui va entraîner un homme à sa perte.

Rauque, inconfortable aussi est la musique, à la mesure de la colère de Livia qui est à l'âge où tout énerve, dans un lieu de vacances qui l'étouffe, fille de parents qu'elle juge minables, au seuil d'expériences qui la dépassent. « Le désœuvrement peut être une forme de réflexion, de résistance », dit Claire Simon. Livia n'a rien à faire de ses journées d'été et se venge en se vautrant dans l'inaction, avec délectation. En tournant en rond. Pourra-t-elle dresser les hommes comme elle manoeuvre son cheval ? Les garçons dompteront-ils les filles comme ils caracolent sur leur pétrolette ? Le film épie des apprentissages du

risque. Le sexe en est un. On se raconte d'hypothétiques rapports, on s'entraîne à s'embrasser, on essaye. On brûle de franchir le pas.

Mais la grande affaire de Livia, c'est le beau pompier qui hante ses pensées, attise son désir et qu'elle guette, attire, harcèle de SMS romantiques (« Nous ne vivons pas sous le même toit mais sous le même ciel »), ou scabreux (« Ma bouche sur ta queue »). Elle invente des prétextes pour le revoir, lui vole un baiser, le relance au sein même de sa caserne. Irréprochable, inébranlable, le brave homme ne peut « rien pour elle », dit-il, mais elle ne le lâchera pas. Jusqu'à incendier la pinède, pour l'attendre dans les flammes. Le feu qui l'habite et la fièvre de détruire ce monde odieux la poussent au passage à l'acte métaphorique. De rouge vêtue, Livia a la passion pyromane.

Ce crime final est l'illustration d'une possession. Un geste de refus du renoncement, en même temps qu'une provocation païenne. De la jouissance hédoniste (seins à l'air au soleil) à l'embrasement sacrificiel (qu'elle accueille avec le sourire de Mercedes McCambridge à la fin de Johnny Guitar de Nicholas Ray), Livia apprend à oublier son corps et à se mettre hors d'elle. C'est un eden factice qu'elle réduit en cendres, un faux paradis sans arche de Noé. Le poisson rouge y est enfermé dans son bocal, le hamster dans sa cage, les insectes asphyxiés dans des boîtes d'allumettes, les chiens parqués en chenil, perdrix, renard et lapins condamnés à être brûlés vifs. C'est en grillant une mante religieuse qu'elle met le feu à la garrigue, après avoir invoqué les dieux pour faire souffler un vent d'enfer. Livia est une sorcière.

Formée au documentaire, cadrant elle-même des images qu'elle vole à la réalité (les plans d'incendies ne sont pas provoqués mais saisis sur le vif lors des feux qui ravagèrent les étés 2004 et 2005), Claire Simon se préoccupe moins de psychologie que de donner du sens, captant les gestes farouches et imprévisibles d'une actrice débutante, brouillant la frontière entre reportage et fiction. En dépit des apparences, elle filme même un univers entièrement voué à la subjectivité de son héroïne. Si réel il y a ici, c'est celui de Livia, de sa pulsion. Le réel d'un trouble qui est peut-être celui de Claire Simon. Le réel social, lui, est consumé par la fiction.

Jean-Luc Douin